

La première chanson qui m'ait fait pleurer, ce fut « Les Roses blanches », de Charles-Louis Pothier et Léon Raiter (1925), rengaine interprétée par Berthe Sylva, reprise ensuite par les Sunlights, Michèle Torr, Régine, Sanseverino et Céline Dion. J'avais cinq ans. C'était mon tout premier blues.

*C'est aujourd'hui dimanche,
Tiens, ma jolie maman,
Voici des roses blanches,
Toi qui les aimes tant...*

La musique, quand ça tape au cœur et au ventre, les yeux piquent et les larmes coulent. Chaque note amplifie cette petite cascade qui ruisselle sur les joues jusqu'aux sanglots.

J'ai écouté, j'ai bougé, j'ai dansé, j'ai ri, j'ai frissonné, j'ai pleuré de joie et de blues, j'ai aimé.

La musique a été ma compagne, ma passion, mon idéal, mon moteur, mon inspiration. Ma vie. Elle m'a permis de franchir tous les obstacles, de saisir toutes les opportunités, de vivre avec un aréopage d'anonymes, de stars et de milliardaires, de politiques et de voyous. Étonnant éventail de la nature humaine où, la plupart du temps, le naturel est

masqué par l'acquis. La musique adoucit les mœurs, mais elle révèle surtout la vraie nature de chacun.

Avec la musique, on voit la vie en Technicolor. Cette force exceptionnelle a donné tout son sens à mon existence. Une histoire à rebondissements, un parcours ébouriffant, une folle épopée, une vie de rencontres, d'histoires et d'anecdotes. Tout sera vrai, tout est déjà vrai puisque tout est arrivé.

Voilà, le décor est en place. Pour moi la vie va commencer...

Awopbopaloobop alopbamboom !

Cutchogue, Long Island, été 2012.

6h30. Little Richard sort comme un diable du radio-réveil. « Tutti Frutti » est le genre de rock musclé qui vous tire du lit dès la première note.

Le p'tit Richard me pousse jusqu'à la salle de bains. C'est l'heure de la gym. Mieux qu'un rameur d'appartement, je vais aller souquer pendant une heure sur ma coquille de noix. Profiter du silence et des plages encore désertes.

Cutchogue, c'est mon Amérique à moi. Petit village paisible en bord de mer, à une encablure de Sag Harbor, dans les Hamptons. En face de Shelter Island, au bout du bout de Long Island, à deux heures en voiture de la fournaise new-yorkaise.

Des maisons en bois, blanches comme la petite église au clocher d'ardoise. Des pelouses entretenues avec soin autour de la bannière étoilée plantée devant chaque maison comme un doigt d'honneur au reste du monde. Symbole patriotique exacerbé, fanatisme soft mais dangereux dont l'élection de Trump fut l'un des pires exemples.

Mais Cutchogue, c'est aussi Main Street et ses automobiles garées en épis devant le *diner* des années 1950, le

General Store, le bureau de poste et le drugstore. Le gamin à vélo qui balance le journal du matin devant la maison.

Il est 7 heures. Le soleil déjà bien haut dans le ciel si bleu et si calme commence à chauffer mes épaules et mes jambes nues. Je rame énergiquement contre le courant pour gagner la petite plage de l'autre côté de la baie. Chaque coup de rame m'éloigne de ma maison, cachée sous les arbres, au bord de l'océan.

À l'approche de la plage, la barque racle le fond. Je saute pour l'amarrer au petit ponton de bois abandonné et regagne le rivage à la nage. Sous mes pieds, le sable est fin et doux. Debout face à l'océan, tel un marin échoué sur une plage déserte, j'admire le paysage en solitaire.

Peconic Bay s'éveille dans la douceur estivale. C'est l'heure merveilleuse du matin. C'est être dans le film. Comme en Amérique! La voilà, «mon Amérique à moi» – titre d'une chanson de Johnny Hallyday, paroles de Philippe Labro, sur l'album *Quelque part un aigle* (1982).

Johnny, mon Johnny, mon pote, mon copain, mon ami... Tant de souvenirs remontent à la surface. Il y a quelques années, une trentaine je crois, nous sortons ensemble de l'Élysée Matignon, un club parisien très en vue. C'est un petit matin de juin, il fait jour depuis longtemps. Johnny est «très fatigué» et certainement pas en état de conduire. Je lui propose de le raccompagner chez lui. Sans attendre sa réponse, j'attrape les clés de la grosse Mercedes que le voiturier lui a restituées. Après l'avoir installé côté passager, non sans mal, avoir bouclé sa ceinture de sécurité et claqué la porte, j'entends mon Johnny hurler, en proie à la panique :

— Sam!... Oh, Sam!...

Je fais rapidement le tour de la voiture et ouvre la portière gauche. Johnny continue à beugler comme un forcené.

— Qu'est-ce qui se passe, mon Jojo ? Tu as mal quelque part ?

— Non... mais on peut pas partir !

— Pourquoi, tu ne te sens pas bien ?

— Non, mais je te dis qu'on peut pas partir...

— Mais pourquoi ?

Alors Johnny, l'air effondré et le plus sérieusement du monde :

— Sam... Quelqu'un a volé le volant !

J'éclate de rire. Avant que je puisse lui expliquer qu'il est assis du côté droit, Johnny s'est endormi comme une bûche. Rock and roll ! Je le réveille devant l'immeuble où résidait Long Chris, son pote du Golf Drouot, chez qui Johnny, en froid avec Nathalie Baye, a posé son sac depuis quelques jours.

Non sans efforts, j'extirpe le rocker de l'habitacle et le soutiens jusqu'au digicode, sur le trottoir d'en face.

— Johnny, donne-moi le code.

— Non !

— Allez, déconne pas... Donne-moi le code...

— Non !

Et Johnny, vacillant, de sortir son paquet de cigarettes, sur lequel il a inscrit le code de la porte d'entrée. Mais avant de composer le sésame, il me toise brusquement :

— Retourne-toi.

— Tu rigoles ou quoi ?

— Non. Retourne-toi. J'ai promis à Chris de ne montrer le code à personne !

J'étais planté là, aux petites heures d'un matin d'été, sur le trottoir d'une rue déserte, à deux pas de la tour Eiffel avec l'idole de tout un pays, à vivre un moment que je n'aurais voulu partager avec personne.

La maison heureuse

Il était une fois un petit garçon qui, comme Obélix, tomba dans une marmite de potion aux pouvoirs magiques : la musique.

Le rôle des parents, c'est de laisser des souvenirs heureux à leurs enfants.

Nous étions une famille heureuse et unie. Anticonformiste. Des parents, deux sœurs qui ne pouvaient vivre sans musique. Mon père, sur les traces de Shep Fields¹, dirigeait un jazz band, The Jack Norman Big Band, au saxophone et à la clarinette. Ma mère, douce, gaie, optimiste, rigolote et aimante, donnait des leçons de piano. Et mes sœurs écoutaient en boucle leurs disques préférés.

L'appartement résonnait de musiques. Le classique dans le salon, où ma mère donnait ses cours. Le jazz dans la cuisine, où les musiciens répétaient autour de mon père. La variété française et américaine dans la chambre de mes sœurs. Et moi, et moi, et moi, je passais d'une pièce à l'autre sans rien manquer du spectacle. J'étais encore tout petit, mais déjà la musique grandissait en moi. Chaque jour, je me nourrissais de nouvelles aventures musicales.

Les partitions s'entassaient par dizaines sur les tables, les chaises, débordant des tiroirs ou empilées à même le sol. Comme dans un magasin, il y avait des instruments partout, jusque dans les armoires. Une trompette sur la table du salon, un saxophone, un trombone, une guitare sur le lit des filles, une batterie complète dans un coin de la salle à manger. Sans oublier une contrebasse énorme derrière la porte de la chambre de mes parents, qui me paraissait

1. Shep Fields, de son vrai nom Saul Feldman, né à Brooklyn en 1910, fut le créateur du premier *big band* américain, Shep Fields and His Rippling Rhythm Orchestra.

monstrueuse et m'impressionnait, malgré mes quatre ans. Pour me rassurer, ma mère me disait que c'était la grand-mère du violon. Cette histoire de famille à cordes ne me rassurait pas davantage. Devais-je en conclure qu'on ne doit pas avoir peur d'une grand-mère ou que les grand-mères ne font pas peur ? Le mystère reste entier car je n'ai jamais connu les miennes.

En 1949, la radio – on disait la TSF – déversait les airs de liberté dont mes parents et mes sœurs avaient été privés pendant six ans. C'était redevenu un divertissement, une distraction. Pendant la guerre, la TSF, et Radio-Paris en particulier, n'avait diffusé que les émissions de propagande des Allemands et des collabos. Mes parents l'allumaient pour écouter Radio Londres, le soir, avec la plus grande prudence. Ils prenaient un risque énorme. Écouter la radio de Londres était en effet un crime pour les Allemands. Dénoncé par un voisin ou repéré par une voiture de patrouille dotée d'un goniomètre, on encourait la prison, la déportation, la mort. C'est donc avec un plaisir non dissimulé qu'après la Libération la famille poussait le son aussi fort que possible pour jouir de la liberté retrouvée.

Le soir, après dîner, la famille s'installait pour écouter, que dis-je, pour regarder la TSF, gros meuble en bois sombre des îles, imposant, majestueux. Il trônait dans un endroit stratégique du salon, face au canapé et aux deux gros fauteuils club en cuir. Sur le cadran de verre, des dizaines de noms de pays, de capitales lointaines en terres inconnues, et ce gros œil vert lumineux qui me fascinait.

Quand j'étais gamin, dans les années 1950, j'écoutais la radio religieusement, avec passion. Théâtre, concerts, jeux, enquêtes policières et émissions dramatiques, sans oublier les feuilletons, ancêtres de nos séries, passionnent tout le pays. Depuis 1945, une ordonnance établit le monopole

d'État sur les stations. Mais le ton des Paris Inter et RTF Inter est jugé trop sévère, leurs émissions, très culturelles et érudites, sont dénuées de fantaisie. À l'opposé, les animateurs des radios commerciales, tels Zappy Max et Jean Nohain, connaissent un grand succès populaire. Ils présentent des émissions emblématiques comme « Quitte ou double », « Reine d'un jour » ou « Radio Circus ». « Sur le banc », avec Jane Sourza et Raymond Souplex, passe à l'heure du déjeuner. À l'heure du dîner, je découvre Jean Carmet dans la fameuse *Famille Duraton*, feuilleton quotidien que nous ne raterions sous aucun prétexte. Le dimanche, à midi, c'est « Le Grenier de Montmartre », une émission satirique animée par des chansonniers alors célèbres : Jacques Grello, Pierre-Jean Vaillard, Maurice Horgues, Robert Rocca et Anne-Marie Carrière.

Le mardi, Radio Luxembourg présente « Dans les mailles de l'inspecteur Vitos ». Des voix de comédiens célèbres, des bruitages, des coups de feu, un suspense terrible : c'est le théâtre radiophonique policier. Toute la famille s'attroupe devant le poste, comme dans un tableau de Norman Rockwell. En introduction, le speaker annonce « des scènes violentes » et invite les parents à éloigner les enfants. Mon père, debout, les bras croisés sur le poste, le regard fixe, est dans l'action. Ma mère tricote dans son fauteuil, mes sœurs frémissent sur le canapé, happées par l'intrigue. De ma chambre lointaine, je perçois des voix étranges et sévères.

En journée, la programmation musicale ne swingait pas des masses. À part Yves Montand, qui bouscule les ondes avec « Battling Joe », les chanteurs guimauves roucoulaient à longueur d'antenne. Tino Rossi, Luis Mariano, André Claveau¹, Patrice et Mario, Jean Sablon, Jacqueline

1. Dont les Rita Mitsouko reprendront à leur façon « Le Petit Train » en 1988.

François, Lucienne Delyle, les Sœurs Étienne et l'incomparable Mireille sont les vedettes de l'époque. Ils jouissent d'une grande notoriété auprès des mères de famille et des midinettes. L'accordéon est l'instrument phare de la France éternelle. Je ne l'apprécie que très modérément. C'est en Irlande que je découvrirai tout le charme, la gaieté et la tendresse de cet instrument.

Mais j'aime la radio ! Et je ne suis pas de ces enfants qui se rebellent contre les goûts musicaux de leurs parents. Je n'ai pas dix ans, mais j'ai déjà « l'oreille ». C'est Charles Trenet, le « fou chantant », qui me fait vibrer pour la première fois avec « Je chante ». Inventeur de la chanson moderne, il a introduit le swing dans la variété. « Douce France », autre de ses grands succès, sera repris en 1986 par le groupe Carte de Séjour¹ ; quant à « La Mer », elle deviendra un tube international sous le titre « Beyond the Sea », créé par le chanteur américain Bobby Darin.

L'époque n'étant pas encore au rock and roll, je me nourris de variétés françaises. Le « Milord » d'Édith Piaf, écrit par Georges Moustaki, et « Non je ne regrette rien » de Charles Dumont me procurent des sensations étranges. Paroles, musique et arrangements me bouleversent. J'aime aussi Francis Lemarque, qui chante « À Paris », « Marjolaine », « Bal Petit Bal ». Un vrai chanteur populaire aux accents gouailleurs de titi parisien.

Foin des roucoulades radiodiffusées, mes sœurs organisent des surprises-parties. Le phono à manivelle, l'aiguille en surchauffe, joue les premiers disques américains : « Only You » des Platters, « Rock Around the Clock » de Bill Haley, « Les Oignons » et « Petite Fleur » de Sidney Bechet. Étonnamment, la « Rapsodie suédoise » de l'orchestre de Jacques Hélian, air improbable, guilleret et

1. Emmené par le regretté Rachid Taha (1958-2018).

entraînant, fait l'unanimité sur la piste de danse improvisée dans le salon de ma chère maman. La plupart des disques, de grosses galettes noires fragiles et cassantes, tournent en 78 tours. Mes sœurs m'ont interdit d'y toucher depuis que j'ai fracassé une grosse pile de disques en m'asseyant dessus. Les microsillons 33 et 45 tours remplaceront bientôt les 78 tours, mais pas avant la fin des années 1950. Nous en profiterons pour faire l'acquisition d'un Teppaz, le must des électrophones, et pour remiser au grenier le gros phono à manivelle.

Autre souvenir impérissable de mon enfance : la Kermesse aux Étoiles, pour voir les stars et les vedettes « en vrai ». Théâtres, cinémas, spectacles, espaces sportifs, manèges, jardins d'enfants, bars, buvettes, restaurants, tombola : tout était prévu pour la fête ! La foire parisienne la plus populaire de l'après-guerre, installée dans les jardins des Tuileries, réunissait en 1950 les plus grandes vedettes de l'époque, venues rencontrer leur public et signer des autographes au milieu des manèges et des attractions, au profit des anciens combattants de la 2^e DB du général Leclerc, entrée dans Paris six ans plus tôt. Elle devait son succès à la présence de nombreuses vedettes du cinéma et du spectacle : Jean Gabin, Charles Vanel, Michel Simon, Simone Signoret, Yves Montand, Édith Piaf, Serge Reggiani, Fernandel, Bourvil, Luis Mariano, sans oublier Patachou, la maman de Pierre Billon, qui deviendra mon copain dix ans plus tard. Pendant trois jours et trois nuits, les visiteurs déambulaient parmi les nombreux stands et chapiteaux dédiés à l'armée et aux colonies, mais également occupés par de grandes marques publicitaires. Chacun pouvait approcher son idole et faire dédicacer le carnet que l'on pouvait se procurer à l'entrée. Je me souviens d'avoir fait la queue pendant deux heures pour obtenir un autographe de Stan Laurel, sans Hardy mais avec Rita Hayworth.

Jamais ma mère et moi n'aurions manqué ce rendez-vous annuel et magique, source de souvenirs pour une vie entière.

Crêpes au sarrasin, premier flirt et big bands

En 1951, mon père meurt à quarante-six ans. Résistant de la première heure, il avait rejoint le réseau Franc-Tireur dès 1941. Son cœur usé par la guerre et ses souffrances a cessé de battre une nuit, quelques jours avant Noël. J'ai cinq ans. La maison joyeuse a perdu son âme. Les musiciens ont déserté la cuisine, mes sœurs ont rangé leur tourne-disque, ma mère reçoit toujours ses élèves pour faire bouillir la marmite, seule avec ses trois enfants. Année de deuil. Le poste de radio reste muet. Je n'entends plus, le soir venu, que les sanglots de trois femmes abandonnées. Puis les mois passent, on rallume la radio et ma passion se réveille. Une passion ancrée dans mes tripes et qui ne me quittera jamais car, de tous les médias, la radio est celui qui laisse la plus grande part à l'imagination. La radio, c'est plus beau que le cinéma, parce que l'écran est plus grand. Des années plus tard, je serai de ceux qui le rempliront d'images et écriront quelques-unes de ses plus belles heures.

Comme chaque année, nous passons nos vacances d'été en Bretagne, d'abord à l'Île-Grande, dans la commune de Pleumeur-Bodou, proche de Lannion, puis à Saint-Quay-Portrieux, dans les Côtes-du-Nord (rebaptisées Côtes-d'Armor en 1990). À soixante-dix ans de distance, je ne peux m'empêcher de penser aux sacrifices de ma mère. Combien de cours de piano, de leçons particulières de français, combien de privations pour pouvoir louer cette petite maison au bord de la mer et nous offrir de belles vacances, « comme les autres » ?

C'est sur cette petite plage, près du port de pêche, qu'a lieu ma première révélation. Mon maillot de bain en laine bleue, déjà très inconfortable, se déforme bizarrement quand ma voisine de plage, une jolie blonde de treize ans, plonge sa langue dans ma bouche. Sans juger ça franchement agréable, je trouve détestable, en revanche, de devoir rejoindre le parasol familial à quatre pattes. J'ai onze ans et suis paniqué à l'idée d'être frappé d'une maladie incurable. Mélange d'inquiétude et d'émotions jamais ressenties dans mon jeune corps et mon esprit vierge.

Autre révélation, autre choc, bien différent mais aux conséquences futures ô combien positives et irréversibles : « In the Mood » de Glenn Miller me frappe en pleine tête, tel un missile lancé par le juke-box du Café de la Plage. Y a-t-il un rapport entre ces deux événements ? Une sorte de corrélation entre les émotions qu'ils suscitent en moi ? Début d'une fascination pour les big bands. Cette meute de cuivres – saxophones, trombones et trompettes – soutenus par une rythmique d'enfer me rend dingue. Aujourd'hui encore, Count Basie, Duke Ellington, Benny Goodman et Buddy Rich me font bondir de ma chaise. Bonheur total d'avoir vu ces deux derniers, respectivement, sur la scène du Metropole, à New York, en 1964, et à Montreux en 1978.

Mais les années passent et tout s'accélère. L'irruption du transistor à piles, petit poste de radio portatif, nous permet d'écouter nos émissions préférées partout, même tard le soir, en cachette sous les draps. Le Teppaz, tourne-disque portable lui aussi, vient remplacer le phono à manivelle, lourd et encombrant. Le bras du lecteur est équipé d'une tête pourvue d'un diamant, et non plus d'une aiguille en acier. Grâce à ce système, le son des 45 tours en vinyle, deux titres par face, est plus fidèle à l'enregistrement. Transistor, Teppaz et 45 tours : une vraie révolution pour les baby-boomers, à l'aube des années 1960.

Autre révolution, la création en 1955 d'Europe n° 1, qui donne des couleurs à la radio, vingt-six ans avant RFM. «Meneurs de jeux»: tel est le nom des nouveaux présentateurs, décontractés, souriants et drôles, proches des auditeurs, qui remplacent les pompeux speakers traditionnels, si graves et solennels. Un nouveau métier voit le jour: animateur de radio. Nos parents découvrent une information affranchie des contraintes gouvernementales, les jeunes, le jazz et le rock.

Les nouveaux venus de la chanson française, Brassens, Brel et Ferré, sont appelés «poètes libertaires». Certaines de leurs chansons sont interdites sur les ondes. Europe n° 1 est la seule qui les diffusera intégralement. La TSF, remise à la cave, a cédé la place à une radio plus petite en plastique blanc, avec des touches pour changer de station et de fréquence. La petite merveille, à la pointe de la modernité, trône à la cuisine entre le grille-pain et la cafetière. Mais pas encore de télé: trop cher! Nous la regardons dans la rue, sans le son, devant les grilles fermées de la vitrine du magasin d'électroménager.

En cette année 1955, le rock and roll n'est plus très loin en France. Un petit vent de folie flotte dans l'air. Édith Piaf sera bientôt la première à chanter du rock en français avec «L'Homme à la moto», une adaptation de «*Black Denim Trousers and Motorcycle Boots*» du groupe américain The Cheers. Mais la nouvelle coqueluche de la jeunesse s'appelle Gilbert Bécaud, rocker avant l'heure. Dès son premier passage en vedette à l'Olympia, le 17 février, quatre mille spectateurs se pressent dans la salle, qui n'en peut contenir que la moitié. Costume en Tergal bleu pétrole et cravate à pois sur chemise blanche, Bécaud déboule sur scène comme une tornade. Dès les premières notes, il électrise ses auditeurs, tape des mains et des pieds sur les touches de son piano, déclenche l'hystérie. Pour la première fois

en France, un public en transe casse les fauteuils. Gilbert Bécaud y gagne un surnom : « Monsieur 100 000 volts ».

Le phénomène va s'amplifier l'année suivante avec la sortie en France du film *Rock Around the Clock*. Le contexte est on ne peut plus favorable à l'émergence d'un mouvement juvénile de grande ampleur et de forte influence. Les baby-boomers entrent dans l'adolescence. Combinaison sans précédent, nous avons onze ans et la musique nous appartient. Jamais il n'y eut de période aussi propice pour être ado. Des États-Unis à Paris, en passant par Londres, le rock and roll, cousin germain du blues et de la country music, devient le langage universel de toute la jeunesse. Musicalement, les baby-boomers vont révolutionner les trois prochaines décennies. L'avènement du rock français et de Johnny Hallyday va « tuer » Gilbert Bécaud.

Elvis, surboums et copains d'abord

À partir de 1957, Europe n° 1 organise régulièrement des concerts à l'Olympia, les fameux « Musicorama ». Ma sœur cadette et moi n'en ratons aucun. Dès l'annonce à la radio de la venue à Paris d'une vedette anglaise ou américaine, nous comptons nos sous pour acheter des billets. Et qu'importe si nous sommes installés tout en haut, aux derniers rangs du balcon : puisqu'on se régale, ce sont les meilleures places. Paul Anka, les Kalin Twins, Brenda Lee, les Platters, les Shadows, Cliff Richard... Les retours en métro jusqu'à Denfert-Rochereau, des étoiles plein la tête... Que de moments forts et d'instant mémorables !

Douze ans plus tard, devenu animateur à Europe n° 1, c'est moi qui présenterai les Musicorama, sur scène et en direct. Je succède à Harold Kay, animateur vedette de la station, passant ainsi du troisième balcon aux premières

loges, avec *full access*¹ aux coulisses de l'Olympia, salle légendaire que je vais hanter pendant plus de cinquante ans. Lorsque je présente le spectacle sur scène, face au public, mon regard survole les fauteuils d'orchestre et les loges pour monter tout en haut du balcon, où me regardent un petit garçon et sa sœur. Soirées merveilleuses gravées dans ma mémoire et au plus profond de mon cœur.

Mais en 1957, tout n'est pas aussi rose. Depuis trois ans, une guerre sans nom a commencé en Algérie. Des dizaines de milliers de jeunes hommes iront se battre en Afrique du Nord. Vingt-cinq mille d'entre eux ne reviendront jamais. Plus chanceux, Danyel Gérard y perdra sa couronne de premier rocker français, Eddy Mitchell chantera pour la troupe en Kabylie, tandis que Pierre Vassiliu fera son temps au Service photographique des armées.

Quant à moi, j'ai onze ans, ma mère fait du repassage chez le peintre Pierre Soulages, rue Victor-Schoelcher, et j'entre en sixième au lycée Montaigne. Nous habitons rue Daguerre, dans le XIV^e arrondissement de Paris. Animée et vivante, cette artère fait aujourd'hui encore tout le charme d'un quartier où il fait bon vivre, aimablement panaché, populaire et bourgeois, commerçant et artiste, à deux pas de Montparnasse et de ce qui était le Centre américain de Paris, qui a laissé place à la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

Nous sommes alors quatre, quatre copains de mon quartier, inséparables et cinglés de musique. Été comme hiver, nous descendons le boulevard Raspail à pied, depuis la place Denfert-Rochereau, en chantant du rock *a cappella* et en tapant dans nos mains pour garder le rythme. Un circuit que nous connaissons par cœur : Montparnasse,

1. Laissez-passer intégral à la salle, aux coulisses, aux loges... et au bar!

rue de la Gaîté, Saint-Germain. Le week-end : Félix, place de la Contrescarpe, La Vieille Grille et Le Vieux Chêne, rue Mouffetard, et L'École buissonnière, le cabaret de René-Louis Lafforgue, rue de l'Arbalète. J'y ai vu et écouté Georges Brassens, Bobby Lapointe et Guy Bedos pour la toute première fois.

Le mardi, c'est *hootenanny* au Centre américain. The American Students and Artists Center, comme il est officiellement dénommé, organise des veillées autour du feu ou devant la cheminée, au cours desquelles on chante en groupe des airs traditionnels accompagnés à la guitare ou sur des instruments anciens. Avec l'arrivée de Lionel Rocheman en 1964, les *hootenannies*¹, genre inconnu en France, se transformeront en concerts où l'on pourra entendre dans la même soirée des chansons françaises, du folklore américain ou anglais et de jeunes auteurs-compositeurs. Pas question de rater ça ! Premières rencontres avec Bulle Ogier, Pierre Clémenti et Jean-Pierre Kalfon dans des expériences théâtrales avant-gardistes. Blues avec Champion Jack Dupree, concerts des guitaristes Marcel Dadi et Roger Mason, sans oublier Alan Stivell, le druide breton, Maxime Le Forestier et Claude Lemesle, parolier de centaines de tubes et futur président de la Sacem. Autant de vedettes en devenir que nous découvrons aux premières loges. Les *hootenannies* de l'American Center furent leur « Tremplin » à eux, certes un peu intello, comme nous aurons le nôtre, plus rock, avec Henri Leproux.

1. La *hootenanny* est un rassemblement festif de musiciens folk américains. Woody Guthrie et Pete Seeger baptisèrent ainsi leurs réunions hebdomadaires à New York, dans les années 1950. En plus de la musique, on y trouvait des buffets et des lectures de poésie. Les *hootenannies* étaient aussi l'occasion de forums et de débats sur des problèmes socio-politiques.

Parfois en semaine, après les cours, mais surtout le samedi matin, nous nous entassons dans la minuscule boutique de musique de la rue Daguerre. Le patron, un très brave homme, nous laisse écouter tous les nouveaux disques et jouer sur ses guitares. On me demande parfois si je joue d'un instrument. Je réponds que je suis un musicien qui ne joue d'aucun instrument. Certes, je gratouille la guitare et j'ai joué de la batterie et de la grosse caisse (à l'armée), mais inutile d'insister! En revanche, j'éprouve des frissons de plaisir extrême lorsque j'écoute de la musique. Je suis transporté. La musique peut transformer un moment ordinaire en quelque chose de merveilleux. Tous les fans connaissent ses effets magiques. On peut tout ignorer du solfège et éprouver des sensations fortes à l'écoute d'une chanson, d'un morceau. Variété, jazz, classique, peu importe le style ou le genre, pourvu que l'émotion soit au rendez-vous. Quand on se prend la musique comme un coup de poing à l'estomac, c'est qu'on tient le bon bout!

Mes trois compères, en revanche, sont assez doués. Ils ont formé un groupe, Jeffrey et les Lords. Patrick Tandin est à la guitare, Dominique Petrolacci à la basse et Jean-Pierre, le frère de Patrick, à la batterie. Quant au chanteur, Richard Fontaine, il était en sixième avec moi au lycée Montaigne. Pour ne pas rester à les regarder, je leur propose d'être leur manager. Prenant mon rôle très au sérieux, je m'empresse de les présenter à Henri Leproux, le fondateur et patron du Golf Drouot. Jeffrey et les Lords sera l'un des premiers groupes de rock français à essayer les plâtres du fameux « Tremplin » du Golf, organisé tous les vendredis soir. Un lieu qui aura une grande importance dans l'éclosion de nombreux chanteurs et groupes français, ainsi que dans ma vie.